

Mourir d'aimer

Je me suis rendu ce jour là, à l'endroit où nous avons l'habitude de nous rencontrer ; au pied de l'arbre qui constituait notre point de ralliement. J'étais arrivé à la tombée de la nuit et je m'étais assis, à même le sol, pour goûter avec délectation le moment où je la verrai surgir des fourrés, qui jouxtaient l'endroit de notre cachette. Car il ne fallait pas que l'on nous voie ! A mes pieds s'écoulait une rivière, à peine visible maintenant ; elle alimentait un ensemble de hameaux ; le village de Clothilde en premier, et plus loin, le mien. Comme d'habitude, j'étais arrivé en avance ; mon corps, rompu par une dure journée de labeur, avait exigé de moi que je mette fin à l'ensemble des corvées qui constituait mon lot quotidien. Car j'étais l'homme à tout faire du village dans lequel je vivais ; une sorte de serf ou de cantonnier, pour reprendre un mot que vous utiliserez quelques siècles plus tard. Clothilde me rejoignait lorsque son travail dans les champs était fini ; elle était la fille d'un vilain qui possédait de nombreuses terres et de nombreux enfants pour l'entretenir. Mon père à moi, avait été le sourcier de la petite région dans laquelle nous nous étions installés. Pendant très longtemps, nous sommes restés des étrangers aux yeux des autochtones, et ce n'était pas mon teint mat qui aurait pu changer les choses ! Un jour de printemps, en explorant un trou béant, mon père avait glissé et nous ne l'avions plus revu ; sans bruit et sans commentaire... quelques toutes petites années finalement, après la disparition de ma mère. Et je m'étais retrouvé orphelin ! Je dois à l'attention bienveillante de l'homme le plus important du village, de ne pas avoir été abandonné dans la nature ; je serais sans doute devenu un brigand. De ma mère, je ne sais rien ou pas grand-chose ; elle avait disparu un jour d'hiver, alors qu'elle se déplaçait pour aller chercher du bois. Plus aucune trace d'elle ; le néant... elle s'était littéralement volatilisée !

Je me suis approché de la seule meurtrière du couvent. Bien qu'extrêmement fine, elle permettait de porter un regard sur l'ensemble de la cour. J'ai collé mon visage dans l'angle du mur... et j'ai scruté patiemment et furtivement, car il ne fallait pas que je sois repéré, la moindre indication qui me permettrait de savoir si elle était dans ces lieux.

Mais Clothilde n'arrivait pas ; elle n'est d'ailleurs jamais arrivée. J'ai beaucoup marché, d'un endroit à l'autre, durant les jours qui ont suivi ce rendez-vous manqué. Je me suis posé beaucoup de questions : qu'était-elle devenue ? Que s'était-il passé ? Peut-être ne voulait-elle plus me voir ! Peut-être lui avait-on interdit de sortir ! Quelqu'un nous avait peut-être vus et nous avait dénoncés ! Pendant quelques semaines, j'ai fureté partout, à la recherche d'une information quelconque ; mais elle avait disparu... totalement disparu des terres sur lesquelles elle vivait ! La nuit, je rejoignais les bois et je criais en courant, comme une âme

en peine, son nom... à tue-tête... à qui voudrait bien l'entendre... on ne sait jamais ! La seule personne avec qui je partageais de la tendresse n'était plus de ce monde, et je n'avais pas été informé de sa disparition. Et je n'avais remarqué aucun mouvement particulier, ni à l'église, ni au cimetière, ni aux alentours de leur mesure ! Juste un point... une constatation ; la famille à laquelle elle appartenait, ne s'épanchait plus dehors. Cette famille si vivante, avec ses nombreux enfants et cette mère aimante, ouvrait à peine ses volets, ne sortait plus... couvait quelque chose... un secret... une maladie... une peine... une disparition... peut-être même, une mort !

Jusqu'à ce qu'une forme, au loin, attire particulièrement mon attention. Elle déambulait lentement, complètement recouverte d'une cape, avec des sandales à lanières aux pieds. Elle vient par là... elle se rapproche ; merci mon Dieu ! C'est Clothilde, ma bien aimée... je reconnais son visage !

C'est en surprenant une discussion entre le médecin et un homme du pays, que j'appris que la peste, qu'ils appelaient « noire », était arrivée. Avec toute sa cohorte de malades et de morts ; des centaines déjà et des milliers à venir. Les médecins sont toujours alarmistes ; c'est mieux pour leur commerce ! Et que les bénédictins avaient reçu l'ordre de prendre en charge les premiers cas identifiés au sein de la province. Comme je n'étais pas très cultivé, je ne savais pas comment s'exprimait cette maladie ; j'avais juste comme image, celle que je pouvais voir en scrutant quelques illustrations religieuses... d'un squelette drapé de noir et portant une faux. Ou encore, de malades alités auprès desquels se pressaient des hommes en cape sombre, avec un masque de protection pour couvrir le visage et un nez si long qu'il en semait la terreur à sa simple vision ; avec à la main, un bâton, qui leurs permettait de rester éloignés !! Le médecin racontait qu'il s'agissait tout simplement d'une maladie que le Seigneur tout puissant envoyait aux hommes, pour les éprouver ou pour les punir de leurs fautes... et que c'était plutôt un phénomène salvateur que démoniaque.

Je ne vois plus la forme dessinée par ses longs cheveux bouclés... ils ont été rasés ; elle tient à la main un missel. C'est Clothilde, j'en suis certain... toute cette finesse dans la démarche, cela ne peut être qu'elle ! Je l'apostrophe au moment où elle passe, suffisamment fort pour qu'elle m'entende, suffisamment faible pour que ma présence n'alerte pas autour d'elle, toute une cohorte de personnes. Elle vient de m'apercevoir ! Comme je lui dis de venir, je la vois baisser la tête ; elle hésite, se cache puis se rapproche là, tout près de moi, au plus près. Seule l'épaisseur d'un mur en pierres nous sépare... ma Clothilde et moi, ma Clothilde à moi !

Quelques jours après avoir entendu cette discussion, quelques jours après avoir compris ce que signifiait cette maladie, je fus touché par une drôle de sensation. Un mélange de fatigue et de déprime. Jusqu'à ce qu'un matin, je fus pris de fièvre, accompagné de frissons et de vertiges, incapable de me lever ; envahi par un froid étrange et glacial. Durant cette même journée, apparut en haut de ma cuisse droite, une excroissance ; une sorte de ganglion dur et irréductible au toucher. Comme si un ver d'une épaisseur peu probable était en train de faire son nid dans ma chair. J'ai tout tenté pour faire disparaître cette excroissance ; je l'ai repoussée avec mes doigts, pour l'enfoncer dans ma chair... la rendre invisible... puis je l'ai tirée hors de moi, afin de l'éliminer, comme on extirpe un bout de soi... presque prêt à faire passer le couteau, à la racine du mal. Mon maître avait accepté que je ne me rende pas au travail, ce matin là ; mais il ne s'attendait pas à me retrouver dans l'état où il m'a découvert le soir ! Je revois ses yeux à l'heure de mon départ, après que le médecin eut constaté qu'il fallait à tout prix et le plus rapidement possible, me faire intégrer le monde des bénédictins.

Nous nous sommes longuement regardés avec Clothilde ; nous avions tous les deux, bien compris ce qu'il était en train de se passer. La maladie tentait de nous séparer et nous en étions parfaitement conscients. Pas un mot ne fut échangé ; que des regards... quelques caresses du bout des doigts, et à la fin, un baiser sur la bouche... que je lui implorai de me concéder. Je sens encore l'odeur de son haleine me gagner ; comme un grand voile qui m'aurait pris dans ses bras. M'aurait-elle inoculé un peu de sa maladie, que j'en aurais été heureux, tant j'aimais cette femme. En me transmettant un peu d'elle, nous devenions mari et femme pour la vie... et peut-être pour l'éternité ! Je la revois me quitter, les yeux humidifiés par tant de souffrance et tant de bonheur. Un pacte venait d'être scellé entre nous, que rien ne pourrait plus jamais défaire ! Enfin, c'est ce que je croyais !!!

Je fus transporté immédiatement après que le diagnostic ait été rendu, par mon protecteur ; allongé sur une charrette. La nuit venait de tomber et il y avait peu de risques que l'on soit vu ; plus personne ne sortait maintenant, dans ce village qui avait été si vivant ! Puis j'entends les trois coups portés à une porte... trois coups sourds... et un grincement de gonds... et des capuches... et la charrette qui me dépose au centre d'une cour. Je suis maintenant tout près de Clothilde ; c'est là qu'elle réside désormais, et j'ai réussi à la rejoindre. Comme je me sens un peu mieux, je décide de marcher... vers l'endroit où on va m'imposer quelques traitements de faveur. Je n'ai pas fait deux pas que je suis prêt à m'effondrer... complètement déshydraté ; je sais maintenant que nous n'avons jamais été aussi proches, Clothilde et moi. Et dans quelques moments, je la verrai, je la rejoindrai, et

nous partagerons ensemble tous les événements que la vie souhaitera nous imposer. Nous ne ferons qu'un. Maintenant, mes cheveux ont été rasés... je les vois encore reposant sur le sol ; je porte la tunique, sorte de scapulaire dont je vous ai parlé en début de récit, et je me dirige vers l'endroit où résident les pestiférés.

Après avoir fait, à petits pas très fatigués, deux ou trois fois le tour de la pièce dans laquelle sont entassés les malades... une dizaine environ... totalement affalés et râlant de souffrance... je me dirige vers une jeune fille qui pourrait bien avoir le même âge que ma Clothilde ! Merci mon Dieu, elle la connaît ; leurs parents se côtoyaient. La paillasse qu'elle me montre est vide ; elle a même été lavée... il n'y a plus aucune trace de vie... la bougie qui devait lui servir de lumière, dans tout cette nuit, est éteinte. Il n'y a plus de flamme... comme si Clothilde avait totalement disparu, comme si Clothilde n'avais jamais existé. Une bénédictine s'approche, femme un peu forte, et elle pointe à un malade le lieu où il pourrait maintenant siéger ; je m'écroule à terre. Clothilde ne m'a pas attendu ; nous avons raté notre dernier rendez-vous !